

“Soudain, je réalise que je suis en train de brûler” : des Israéliens ayant combattu à Gaza témoignent de ce qu'ils ont vu

Netta Ahituv, Haaretz, 4/5/2024

Traduit par Layân Benhamed, édité par Fausto Giudice, Tlaxcala

*Les monologues de huit soldats israéliens revenus du
champ de bataille de Gaza*



Or Szneiberg, 24 ans, Jérusalem. « J'ai eu l'impression de décevoir mes parents parce que je leur avais dit de ne pas s'inquiéter ». Photo : Daniel Tchetchik

« Soudain, je réalise que je suis en train de brûler »

Or Szneiberg, 24 ans, de Jérusalem, conseiller dans un cours préparatoire à l'armée, officier du corps blindé

Le 7 octobre. « Ce samedi-là, j'ai vu une vidéo d'un char que j'ai reconnu en train de prendre feu. C'était [le char d'Omer Neutra](#), dont il s'est avéré plus tard qu'il avait été pris à Gaza. J'ai réalisé que des amis proches et des personnes qui avaient été mes soldats il y a encore peu de temps se battaient maintenant là-bas. J'ai appelé l'un d'entre eux et j'ai entendu des coups des coups de feu en bruit de fond. Les noms dont vous entendu que « leur publication a été autorisée [expression utilisée par les médias pour annoncer les noms des soldats tués au combat] sont ceux de personnes dont je suis proche. Je savais que je devais aller au sud. Plus je me rapprochais de la zone de Re'im [lieu de la [fête de Nova](#)], plus je remarquais l'odeur. Aujourd'hui encore, c'est ce qui me revient: un mélange d'odeurs de chat mort, de cheveux roussis et de plastique brûlé. Le spectacle était également quelque chose que je n'aurais jamais cru voir un jour. C'était comme un animal qui s'est fait écraser plusieurs fois et qui est devenu un morceau de la route, exactement comme ça, rien que des êtres humains ».

Recherche parmi les corps. « J'avais besoin d'un gilet [de protection] et d'un casque, car je n'avais qu'un équipement minable de réserviste. Des objets de soldats morts, trempés de sang et couverts de mouches, étaient éparpillés le long des routes. Je les ai examinés un par un, à la recherche du gilet le moins taché de sang. J'ai trouvé celui d'un combattant de la brigade Golani qui avait été tué. Je ne pouvais pas me résoudre à porter le casque d'un soldat mort, alors j'ai laissé tomber. Le gilet est resté sur moi jusqu'à ce que je sois blessé ».

Une claque sévère. « Lors des préparatifs de l'entrée terrestre dans Gaza, nous étions si fatigués que nous dormions même dans le bruit des tirs intenses, au milieu des éclairs de lumière. Nous savions que c'était dangereux, mais il faisait trop chaud pour dormir dans le char, et nous n'avions pas la force de nous mettre à l'abri. L'entrée terrestre dans Gaza nous a tous rendus euphoriques. Alors que nous nous étions sentis vaincus le 7 octobre, tout a soudainement fonctionné comme prévu. Jusqu'au premier incident du bataillon, qui s'est produit moins d'une semaine après l'entrée. Un engin explosif a été attaché à l'un des chars tandis qu'un missile antichar était tiré sur lui. Un officier que je connais bien a été tué dans l'incident. Un peu plus tôt, nous étions en train de fumer ensemble, et tout à coup, je vois son corps. C'était une claque pour tout le bataillon.

Comme au Moyen-Âge. « Dans le [couloir humanitaire](#) qui relie le nord de la bande de Gaza au sud, ce que l'on appelle la « canalisation », il y avait une file de milliers de personnes, comme pour un concert en plein air. Ils sont venus à dos

d'âne et sur des charrettes. Je me souviens d'une charrette tirée par un garçon, avec deux adultes allongés dedans. On se serait cru au Moyen-Âge. La destruction était omniprésente. La route elle-même n'était plus asphaltée, mais faite de sable et de verre. Certains enfants étaient pieds nus. Ils tenaient tous un drapeau blanc dans une main et pressaient une carte d'identité contre leur front de l'autre. Je suis considéré comme un humaniste de gauche, mais jusqu'à ce moment-là, je voulais aussi me venger. Maintenant, je regarde des petites filles pieds nus qui courent sur du verre que nous avons brisé. Je comprends que la seule différence entre elles et les filles de Ramat Gan est que celles-ci sont nées ici et que celles-là sont nées là-bas. Plus tard dans la journée, je parlais avec un combattant d'une autre équipe, un sioniste religieux qui vit dans une colonie et qui a voté pour Ben-Gvir. Je lui dis que c'est triste de voir les filles et il me répond : « C'est vraiment triste. Mais la seule chose à faire est d'entrer et de coloniser Gaza, et si nécessaire, elles mourront dans le cadre de la guerre ». Je n'ai pas compris. Je lui dis : vous venez de dire que c'est triste pour vous, que cela vous touche. C'est vrai, ça me touche, mais je choisis simplement de ne pas regarder. J'ai compris que c'était un type bien, que nous avions tous les deux des sentiments, mais qu'il choisissait de détourner le regard et que je choisissais de voir ».

Singes et poulets. « À certains endroits, nous avons vu des singes qui s'étaient échappés d'un zoo détruit. Nous avons également vu un poulailler abandonné, où les poulets étaient morts de faim et de soif. C'était un risque sanitaire avec une forte odeur. Nous les avons donc enterrés avec un bulldozer D9. Nous avons vu beaucoup d'animaux, mais pratiquement aucun ennemi. En tout cas, pas dans le nord de Gaza. À Khan Younès, un peu plus au sud, où l'armée n'avait pas été aussi destructrice, je me suis dit que c'était vraiment bien, mais j'ai vite compris que nous étions dans une tout autre dimension. Nous ne dormons pas, chaque jour nous avons des blessés. C'est ce que les médias appellent des 'batailles intensives' ».

Des combats intenses. « Lors d'une opération, les soldats ont déclaré avoir trouvé 12 enfants et trois femmes dans un bâtiment où ils cherchaient une entrée de tunnel. Ils ont poursuivi leurs recherches et ont repéré un mur de plâtre. Lorsqu'ils l'ont percé, ils ont trouvé quatre hommes et un garçon de 14 ans de l'autre côté. On aurait dit qu'ils étaient là depuis longtemps. Ils portaient des équipements de Tsahal et se sont avérés appartenir à une unité de renseignement du Hamas. Nous avons été chargés d'amener un interrogateur qui se trouvait à proximité avec une autre force. Je l'ai rejoint et, alors que j'ouvrais la porte arrière du char pour le faire entrer, j'ai vu un homme courir vers nous avec un RPG. Je n'ai aucun moyen de répondre, car la tourelle est tournée vers l'autre côté et je ne suis pas armé. C'était comme un cauchemar : il y a une menace et il n'y a rien que l'on puisse faire. Je le vois tomber d'un coup. Une personne présente de la force l'a abattu. Après lui, trois autres hommes armés sont arrivés, mais ils sont tombés avant de pouvoir tirer ».

Avaler un couteau. « Trois jours plus tard, nous voyageons en convoi, nous rions dans le char et nous communiquons avec les chars voisins. Soudain, je sens une

explosion sur le côté du char. Je n'ai même pas le temps de répondre à la question « Que s'est-il passé ? » qu'un feu follet s'embrase à l'intérieur. Nous avons fermé les écoutilles pour éviter les snipers, et je ne peux plus respirer. J'ai l'impression d'avaler un couteau. Je ne peux pas ouvrir les yeux. J'ai l'impression d'être une saucisse sur un gril dont la peau s'est plissée et déchirée. Je me rends compte que je brûle et que je dois sortir, mais je dois appuyer sur les deux fusibles en même temps pour ouvrir la trappe. Je sais qu'il y a peu de chances que l'ouverture de gauche fonctionne à ce moment-là, et que si je dois ouvrir la trappe avec un dispositif manuel, nous mourrons tous. J'essaie les fusibles les yeux fermés, j'essaie et j'essaie, mais ça ne marche pas. Je force mes yeux à s'ouvrir, je vois les fusibles, j'appuie plus fort et ça s'ouvre. Au moment où je sors la moitié de mon corps, une caisse de munitions dans le réservoir explose ».

Un char roule au-dessus de moi. « Tout le char brûle, je pense que tout le monde est mort. Je suis au milieu de Khan Younès. Il y a des terroristes dans la zone. Je me dis que je préfère être abattu ou enlevé plutôt que de brûler dans le char. Je saute au sol et le char se met soudain à avancer dans ma direction. Il s'avère que le conducteur n'a pas perdu connaissance et qu'il pensait que tout le monde était mort. Il a sorti la tête de l'ouverture et a appuyé sur l'accélérateur pour se tirer d'affaire. Je suis allongé sur le sol. Je comprends que le char est sur le point de me rouler dessus avec la bande de roulement gauche. Mais je n'ai pas le temps de me relever, alors je roule jusqu'à un endroit où le centre du char passera dans un instant. Le char me donne un coup à la tête, je reste couché pendant qu'il passe au-dessus de moi et poursuit sa route. Je suis désarmé, blessé, noir de suie. Mes doigts sont brûlés, toute ma chair est à nu. Je suis le genre de type qui s'évanouit lors d'une prise de sang, mais là, ça ne m'affecte pas, et je m'aide de mes doigts pour me relever. Je n'ai plus mal et je me mets à courir en direction du bataillon. »

Il voulait me tirer dessus. « J'ai couru, couru, couru. Par la suite, on m'a dit que le commandant qui se trouvait dans un APC Namer derrière moi m'avait vu courir, avait déclaré avoir vu un terroriste et avait demandé l'autorisation de me tirer dessus. Le commandant du convoi a refusé l'autorisation parce qu'il y avait plus de forces sur place et qu'il craignait un incident de tir ami. Je continue à courir et je vois une unité de Golani – ils pointent leurs fusils vers moi, je leur signale que je suis un soldat. Ils se rendent compte que je suis un soldat de Tsahal, grâce à mon casque. Ils commencent à me rafistoler. Je leur dis que mon équipage a brûlé. Je me souviens ensuite d'une ambulancière de 20 ans qui s'occupe calmement de moi, puis de mon évacuation, avec quelqu'un d'autre de mon char allongé à côté de moi, mais je n'arrive pas à savoir de qui il s'agit. Je sais que c'est l'un des trois, mais je n'arrive pas à savoir de qui il s'agit. Des sécrétions suintent de lui et il est complètement noir. Même le blanc de ses yeux est noir ».

Les copains dans le char d'assaut. « L'un des membres de l'équipage est toujours en soins intensifs. Il attend une greffe de poumons, car ses poumons ont été gravement brûlés. Il est marié et a une fille. Un autre camarade est dans un

service de rééducation. Lui et le troisième subissent actuellement une succession d'interventions de chirurgie plastique, car ils sont restés quelques minutes dans le feu, alors que j'ai réussi à en sortir en quelques secondes ».

Rencontre dans un hélicoptère. « Sur le chemin de l'hélicoptère, je ressens pour la première fois une douleur atroce. Dans l'hélicoptère, je vois l'un des membres de l'équipage du char d'assaut allongé sur une civière à côté de moi. Il me sourit et ses dents sont la seule chose blanche de tout son corps. Il fait le signe V avec deux doigts. Je lui réponds, et c'est tout ce dont je me souviens de l'évacuation, car on nous a ensuite donné quelque chose pour soulager la douleur ».

Tout va bien. « À l'entrée de l'hôpital, je suis sur un lit et ils courent avec moi. Je sens que quelqu'un me couvre complètement la tête. Je me sens flou à cause des médicaments et je suis sûr qu'ils pensent que je suis mort, alors j'enlève la couverture pour leur montrer que je suis vivant. Ils me couvrent à nouveau et l'un des membres du personnel me dit : « Crois-moi, je t'épargne les photos embarrassantes. Il y a beaucoup de médias ici ». Ce n'est que lorsque le responsable des blessés me demande si mon père s'appelle Gustavo que je réalise que dans une minute, mes parents sauront ce qui s'est passé. J'ai eu l'impression de les décevoir, car je leur avais dit de ne pas s'inquiéter. Je suis complètement nu, entouré de tout le personnel médical, mais ce n'est pas gênant. Je veux juste qu'ils me soignent. Un médecin finit par entrer et me demande d'appeler mon père pour lui dire que j'ai été blessé et que je suis à Soroka. Je lui dis que je ne peux pas, qu'il doit lui parler, mais il refuse. « Tu es conscient, il faut qu'il entende ta voix. Dis-lui simplement que tu es légèrement blessé à Soroka et que tout va bien ». J'ai demandé au médecin si j'étais vraiment légèrement blessé et il m'a simplement répondu que tout allait bien ».

Retour à l'état de nazi. « J'ai subi des blessures multisystémiques et j'ai été hospitalisé pendant un mois et demi. Je suis très actif politiquement du côté gauche de l'échiquier, donc j'ai surtout l'habitude d'être agressé verbalement. À l'hôpital, les « [jeunes des collines](#) » sont venus reconforter les blessés et m'ont parlé avec respect. L'unité dont tout le monde parle était à son apogée lorsque j'ai été blessé. Mais dès que j'ai été libéré de l'hôpital et que je suis retourné aux manifestations, l'attitude a changé à 180 degrés. Aujourd'hui, je reçois à nouveau des menaces de mort. On me traite de nazi et de « terroriste pire que le Hamas ». Les mêmes personnes qui, un instant auparavant, me disaient « Bravo », menacent maintenant de me briser les os. Pour moi, le combat à Gaza et la lutte pour la démocratie procèdent du même élan patriotique – c'est avec cela que je me suis battu pour la sécurité du pays ; c'est avec cela que je me bats pour l'avenir du pays. L'un était un ordre d'urgence, l'autre l'est aussi ».



Or Shadmi, 25 ans, Tel Aviv. « C'est à Be'eri que j'ai compris que la réalité de la vie en Israël ne serait plus jamais la même ». Photo : Daniel Tchetchik

“Tu te dis que maintenant c'est à toi de jouer”

Or Shadmi, 25 ans, de Tel Aviv, étudiant en philosophie, économie et sciences politiques, secouriste combattant

L'autoroute de l'enfer. « J'ai reçu un appel de l'unité alors que j'étais sur la plage d'une ville isolée d'Albanie. On m'a dit : « Viens à l'Enveloppe [la bande de 7 km de large adjacente à la bande de Gaza) aussi vite que tu peux . Dans le tourbillon des émotions, j'ai oublié de dire que j'étais en Albanie. J'ai simplement dit que j'étais en route. J'ai commencé à faire de l'auto-stop et à organiser un vol en cours de route. Je suis arrivé en Israël dans la nuit et, depuis l'aéroport, je suis allé chercher une arme à la base. Sur la route du sud, la [route 232 m'a raconté l'histoire](#) : des voitures

brûlées, des corps partout. Je sens la voiture sauter quand je passe sur tout ce qui se trouve sur la route, probablement des cadavres. Je n'ai la tête à rien quand la guerre commence. Ce qui me revient en rêve, c'est l'autoroute de l'enfer, la vraie ».

La vue des corps. « À Be'eri, nous nous sommes battus pendant deux jours et demi. C'est là que j'ai compris que la réalité de la vie en Israël ne serait plus jamais la même. Nous avons tous été anéantis après les combats dans le kibboutz. Ce que nous avons vu là-bas ne nous quittera jamais. En tant que secouriste, j'avais adopté au fil du temps des méthodes pour faire face aux images, mais rien ne vous prépare à cela. Je me souviens de parachutistes qui étaient en état de choc et qui n'arrêtaient pas de regarder les corps, alors j'ai veillé à ce qu'ils soient couverts ».

Combattre les démons. « Lorsque nous sommes entrés dans Gaza, je ne comprenais pas ce que j'étais censé ressentir. Devais-je avoir peur ? Parce que rien ne pouvait être pire que Be'eri. Au début, nous étions surtout dans le nord de Gaza, où les bombardements de l'armée de l'air avaient tout détruit et nous n'avons pas rencontré de civils. Il n'y avait pas non plus d'ennemi visible, comme si vous vous battiez contre des démons. Les gens qui ont participé à des affrontements ont dit : « Un immeuble m'a tiré dessus » ou « Les ruines m'ont bombardé ». Nous n'avons vu personne. C'est le contraire de ce qu'il y avait dans l'Enveloppe, où les gens combattaient les terroristes fusil contre fusil ».

Des regards implacables. « Dans le centre de Gaza, le long du couloir humanitaire, j'ai vu des familles passer par la canalisation, la porte que l'armée a érigée pour les personnes allant vers le sud. Je me demande pourquoi ils ont mérité cela, puis je me souviens du 7 octobre. Il y a l'histoire de Winnie l'Ourson, quand Christopher Robin descend les escaliers avec lui et qu'il se cogne à chaque marche ; puis l'Ourson dit que si Christopher Robin avait réfléchi une minute, il aurait certainement découvert qu'il y a une autre façon de le faire. Je me suis dit que c'était sûr qu'il y avait une autre façon, mais laquelle ? Une chose est sûre : pour faire les choses différemment, tout accord de paix devra également porter sur le système éducatif de Gaza. Je me souviens des regards fatigués et apathiques des gens qui erraient vers le sud. Ces regards sont restés gravés dans ma mémoire. Le visage d'une fille qui est passée par là, qui avait l'air beaucoup plus mature qu'elle n'aurait dû l'être, ne me lâche pas ».

Toutes les dissonances du monde. « La guerre offre une grande variété de moments. J'ai vu des hommes des unités d'élite parler avec des enfants palestiniens et calmer les femmes. Ces moments sont marqués par toutes les dissonances du monde. Je me souviens particulièrement d'une nuit où nous sommes revenus avec des Hummers et où un grand groupe de Palestiniens continuait à se déplacer vers le sud. Le commandant a arrêté les Hummers et a dit que si les soldats voyaient des ombres dans l'obscurité, cela se terminerait mal. Nous avons essayé de comprendre ce qu'il fallait faire et, finalement, nous avons contacté par radio d'autres forces pour les sortir de la ligne de feu.

Affrontement. « Nous roulons à bord de trois Hummers dans le centre de Gaza et, par hasard, les deux autres dépassent le mien. Le Hummer qui nous précède soudain sous l'effet d'un engin explosif. Des coups de feu retentissent dans toutes les directions. Nous sommes tombés dans une embuscade. On vérifie qu'on est en un seul morceau et on se dit que si l'on a passé ce moment, à partir de maintenant tout dépend de nous. Je demande un hélicoptère, car il y a au moins trois blessés, et au milieu de tout ça, nous sommes engagés dans un combat. Il y a des tirs, mais je dois atteindre les blessés. Pour cela, j'ai besoin de quelqu'un qui coure avec moi jusqu'à l'endroit où il y a des tirs. Un des combattants se porte volontaire pour me rejoindre. Nous courons vers eux. J'ai très peu de temps pour prendre des décisions. J'examine le premier et je signale aux combattants derrière lui qu'il est mort. J'examine le deuxième et signale qu'il est mort aussi. J'examine le troisième et constate une grave blessure à la tête, mais je peux faire quelque chose. Je lui administre les premiers soins et le transfère vers l'évacuation, puis à l'hélicoptère. Une fois qu'il est parti, je vais voir les deux morts et je fais ce que j'ai déjà l'habitude de faire au moment de se séparer : je leur ferme les yeux et je leur dis à chacun "Merci" ».

Prévenir les traumatismes. « Je suis d'abord un combattant, puis un auxiliaire médical. Pour moi, cette tâche ne se limite pas aux soins physiques. Je cherche toujours les soldats aux yeux vitreux, ceux qui sont en état de choc. Je les attrape et je leur dis : "Écoutez il s'est passé telle et telle chose. Nous avons eu un accrochage. Maintenant, nous devons faire telle ou telle chose ». Je les serre dans mes bras, avec la même étreinte et le même sourire, comme si cela n'avait rien à voir avec tout ce qui se passe autour, et je les reconnecte à la situation. Cela fonctionne comme par magie. J'ai compris il y a longtemps qu'une partie de ma tâche en tant que secouriste de combat consiste à permettre aux gens de vivre encore de belles années sans faire pipi au lit la nuit. »

Prière. « Mon grand-père, qui était militaire, m'a dit un jour que celui qui ne rêve pas de paix n'a pas le droit de faire la guerre. Les premiers jours à Be'eri, je voulais vraiment m'en prendre à eux, mais après, j'ai respiré profondément et je me suis dit que ce n'était pas la personne que je voulais être. Les personnes qui ont été tuées n'étaient pas non plus comme ça. Je connais des gens de cœur qui sont tombés, des gens qui avaient de la grâce, des gens qui faisaient le bien dans le monde. Si seulement leur mort était une prière pour la paix ».

L'amour. « Depuis que je suis rentré chez moi, des sentiments très durs sont apparus. Par exemple, que le monde continue alors que ma vie s'est arrêtée le 7 octobre. La première fois que je suis revenu à l'appartement, j'ai découvert qu'une colocataire était partie et qu'une autre femme l'avait remplacée. La personne qui était partie avait pris la télévision dans le salon. Dès que j'ai vu ça, même s'il était 21 heures, je suis allé acheter la télévision la plus chère et je l'ai installée le soir même à la place de la précédente. Et je ne regarde même pas la télévision. C'était une action fantastiquement stupide, qui n'était due qu'à mon désir que les choses

redeviennent exactement comme elles étaient. La rencontre avec ma mère a également été difficile – j’avais l’impression d’être une version dure de moi-même. Je ne voulais pas que la famille me voie ainsi. Mais finalement, la guerre s’est arrêtée et nous fait comprendre ce qui est vraiment important. Aujourd’hui, je me préoccupe moins du travail que j’obtiendrai à la fin de mes études, mais il est important pour moi d’aimer ».



Amir Schmid, 40 ans, Modi'in. « À Khan Younès, j'ai reçu une lettre de mes enfants, avec 46 raisons pour lesquelles je devais être avec eux à la maison. À ce moment-là, j'ai craqué ». Photo Daniel Tchetchik

« Je pleure plus depuis la guerre »

Amir Schmid, 40 ans, de Modi'in, professeur de collège, combattant de l'infanterie

Revenons à Kfar Azza. « Les deux premiers jours à Gaza, nous avons dormi dans des talus de sable, comme des tranchées de la Première Guerre mondiale, jusqu'à ce que nous déblayions des maisons et que nous puissions y dormir. Ma compagnie n'a pas rencontré de terroristes. De temps en temps, on nous tirait dessus, mais à distance. Nous avons vu beaucoup d'armes abandonnées par le Hamas. À mon avis, les moments les plus difficiles de la guerre se sont déroulés dans le [kibboutz] [Kfar Azza](#) : des voitures brûlées et percées de balles, avec des corps à l'intérieur, un camion rempli de cadavres enveloppés dans du nylon. Depuis que j'ai terminé mon service de réserve, je retourne à Kfar Azza en tant que bénévole pour nettoyer les maisons. Cela m'aide à tourner la page ».

Destruction dans tous les coins. « Lorsque vous entrez dans les maisons pour chercher du matériel, vous retournez les armoires et enlevez tous les vêtements. On casse les lits, on détruit les murs. C'était difficile pour moi. La guerre est horrible. Chaque fois que vous entrez dans une maison, des grenades sont tirées, ou un obus, ou le bulldozer abat un mur. On n'entre pas par la porte, on détruit d'abord. Et s'il s'agit de la maison d'un terroriste, tout est rasé. Il y a des masses de destruction, des masses. J'ai eu du mal à entrer dans les chambres des enfants, mais plus on le fait, plus on devient indifférent. Mon travail bénévole de nettoyage des maisons à Kfar Azza est un tikkoun [réparation] pour cela ».

Une fille avec une kalachnikov. « Je pense que les habitants de Gaza sont malheureux, cela ne fait aucun doute. Plus vous êtes malheureux, plus vous êtes dangereux. En cherchant du matériel de renseignement, nous avons vu beaucoup de manuels scolaires expliquant aux enfants pourquoi tout ce pays leur appartient. J'ai été momentanément surpris, mais j'ai ensuite pensé que j'enseignais la même chose à mes élèves, mais en insistant sur le fait qu'il y a d'autres peuples ici. Dans une maison, j'ai vu la photo d'un petit garçon avec un pistolet et d'une adolescente avec une kalachnikov. J'y ai beaucoup réfléchi, car en Israël, on peut aussi voir la photo d'un garçon et d'une fille tenant des armes à feu à Gadna, le cours paramilitaire pour les jeunes. En fin de compte, nous sommes en guerre pour le même territoire, alors je ne suis pas optimiste pour l'avenir ».

Des moments d'effondrement. « À Khan Younès, j'ai reçu une lettre de mes enfants, avec 46 raisons pour lesquelles je devais être avec eux à la maison. À ce moment-là, j'ai craqué. Les gens ont toutes sortes de moments d'effondrement. Nous avons rencontré beaucoup d'animaux – des moutons, des oies, des poulets, des chiens, des chats – et nous en avons adopté certains. L'un de nos hommes s'est attaché à un chien, mais lorsqu'il a commencé à grimper sur les matelas et à nous mettre en danger, le commandant lui a ordonné de s'en débarrasser. Le gars a paniqué, a quitté la compagnie et n'a plus combattu avec nous ».

Les sens sensibles. « Lorsque nous sommes dans les maisons, elles doivent être complètement blackoutées. La plupart du temps, on se promène dans une obscurité presque totale, on tombe et on se heurte à des choses. Au début, c'était une aventure,

mais au bout de trois jours, je n'en pouvais plus. Il est également difficile de s'habituer au bruit. Des explosions, des tirs, des mortiers, des balles – un bruit incessant. Au début, j'essayais de comprendre s'il s'agissait de tirs de notre part ou de la leur, s'il s'agissait de munitions standard ou non. À un moment donné, j'ai décidé qu'au lieu de devenir fou, je déciderais simplement qu'il s'agissait de tirs non standard, et qu'ainsi je serais protégé. Cela n'a pas fonctionné. Lors des discussions que nous avons eues après avoir quitté Gaza pour faire le point sur cette expérience, beaucoup de mes camarades ont dit que chaque petit bruit les effrayait ».

Tout le monde a le pied d'athlète. « Je n'ai pas pris de douche pendant deux mois, sauf lors de trois congés à domicile. Je me nettoyais avec des lingettes humides tous les deux jours. Nous portions toujours des gilets en céramique ; nous dormions aussi dedans la nuit. Chacun a développé sa propre façon de dormir dans la veste – je l'ouvrais et me couchais sur le ventre pour protéger mon dos. Je ressens encore des picotements dans les pieds. Le médecin m'a dit que c'était à cause du gilet. Le casque était également sur la tête la plupart du temps. Au début, je ne l'ai pas enlevé parce que j'avais promis à mon père, mais on apprend petit à petit qu'il est possible de l'enlever pendant quelques minutes. Vers la fin, il y avait des gars qui occupaient le poste sans casque parce qu'ils ne pouvaient plus le supporter. On n'enlève jamais les chaussures. La première fois que j'ai enlevé mes chaussures, sauf pour changer de chaussettes, c'est quand je suis rentré chez moi. Tout le monde a attrapé le pied d'athlète à cause de ça ».

Le volontariat au service de l'action. « L'une des choses les plus difficiles, c'est lorsque nous devons quitter la maison pour un raid, et que certains restent et d'autres partent. Ils demandent généralement qui veut partir ou rester. J'étais divisé entre le désir de me porter volontaire et de me mettre en danger, et le désir de rester et de mettre mes amis en danger. Comment se décider ? À chaque fois, il faut prendre une nouvelle décision. Parfois j'y suis allé, parfois je suis resté ».

Combien de personnes avez-vous tuées ? « J'essaie d'apprendre à mes élèves à ne pas haïr, mais c'est de plus en plus difficile. Les élèves disent : 'Nous devons tuer tous les Arabes'. J'avais l'habitude de leur dire que les nazis parlaient ainsi. Maintenant, je leur explique simplement que c'est impossible, parce que nous dépendons de la communauté internationale et que nous ne pouvons pas faire ce que nous voulons. Ils me demandent combien de « morts » j'ai eu, combien de terroristes j'ai tué. La vérité, c'est que je n'en ai pas tué un seul, et j'en suis heureux. Pourquoi ai-je besoin de tuer quelqu'un ? Je vois mon père, qui a combattu pendant la guerre du Kippour et au Liban, et qui a tué des soldats égyptiens et syriens, et je vois à quel point cela l'a freiné dans sa vie. Je peux parler des guerres. Lui ne peut pas ».

Devenir une pleureuse. « Je pleure davantage depuis la guerre. J'ai toujours été un homme capable de pleurer, mais maintenant je pleure vraiment. Je suis acteur dans une troupe de théâtre amateur et je travaille actuellement sur un monologue

d'un soldat souffrant de stress post-traumatique qui rentre chez lui après avoir effectué son service de réserve. Il veut rattraper le temps où il a été privé sexuellement de sa femme, mais celle-ci lui dit qu'elle doit se réhabituer à lui. Je vois que c'est difficile pour ma femme maintenant. Elle dit que je ne suis pas vraiment revenu, que je ne suis pas pleinement présent ».

L'embarras en classe. « Le premier jour où j'ai repris l'école après mon service de réserve, j'ai eu droit à un accueil exceptionnel. Toute l'école attendait devant la classe, chantait des chansons, lançait des confettis. C'était très embarrassant pour moi. Vous savez, les gens n'arrêtent pas de dire que nous sommes des héros, mais je pense que c'était un grand privilège de participer à la guerre. Cela a été très dur pour moi lorsque nous étions sur le point de quitter Gaza, car la guerre n'était pas terminée. Nous avons fait signer à toute la section une lettre indiquant que nous voulions rester et continuer à servir. Cela n'a servi à rien. Nous avons été démobilisés. Lorsque je suis allé à Gaza, j'ai dit à ma femme que je ne partirai que lorsqu'elle me dira qu'elle est prête à vivre à Be'eri. Elle n'est toujours pas prête ».



Mor Sheleg, 27 ans, Aïn Hashlosa : « La transition entre les deux mondes a été difficile ».
Photo Daniel Tchetchik

« Choc, émotions violentes, envie de vomir ».

Mor Sheleg, 27 ans, du kibboutz Aïn Hashlosa, étudiante en psychologie, officier des opérations.

Soudain, nos forces ont tiré. « J'ai commencé la guerre avec [la brigade] Golani mais plus tard, on m'a demandé de rejoindre un bataillon extérieur à la brigade, qui avait subi un certain nombre d'incidents ayant entraîné des pertes massives. Je fais partie de l'équipe qui soutient le commandant du bataillon. Nous analysons l'ennemi, nous mettons en évidence les risques. Lors d'une bataille, je me suis soudain rendu compte qu'un char d'une brigade voisine avait pénétré dans notre

secteur, et nous avons alors entendu le commandant du bataillon demander sur la radio : « Qui a tiré un obus sur la maison du commandant du bataillon ? » Un obus de char ne pouvait provenir que de nos forces, il était donc clair qu'il s'agissait d'un tir ami. Nous voyons sur l'ordinateur le char qui vise la maison du chef de bataillon et nous communiquons immédiatement par radio avec la brigade voisine : « Cessez le feu, cessez le feu ! Vous nous tirez dessus ! Deux de nos soldats ont été tués. Les tirs amis sont la pire des choses – plus durs que n'importe quelle bataille ».

Il s'effondre mentalement. « Nous nous occupons de l'évacuation des blessés alors qu'une bataille contre les terroristes se déroule en arrière-plan. Nous essayons de comprendre comment réguler nos efforts pour être efficaces tout en étant attentifs aux combats qui se déroulent en parallèle. L'ennemi sait exploiter les situations chaotiques. J'opère froidement et je me dis constamment que je ne crois pas que nous nous soyons tués. Pendant un instant, j'ai senti une fissure se former en moi, mais je me suis reprise. Il était également clair que certains allaient s'effondrer mentalement et que nous devions voir si nous devions faire appel à un officier de santé mentale pour les prendre en charge. À un certain moment, le commandant du bataillon a dit : « C'est fini, nous avons conclu l'incident. Nous sommes en guerre et nous allons de l'avant. Nous avons des missions. Nous nous occuperons du reste dans la soirée ». Il y a des gars dans cette compagnie qui sont soignés pour leur syndrome de stress post-traumatique. Ils ont beaucoup souffert ».

Tremblements dans les jambes. « Un soldat de garde a entendu une pétarade d'échappement et a été certain qu'une bataille était en cours. Il a appelé la police et s'est mis à la recherche des blessés. Il a vécu tout cela dans sa tête. Il semblait confus, déconnecté. Il regardait sur les côtés. À un moment donné, il a demandé à sortir et à être seul. Puis ils m'ont appelé et m'ont dit qu'il voulait que je sois avec lui. Je le vois assis, recroquevillé, replié sur lui-même et tremblant, derrière un conteneur. Je m'assois à côté de lui, je lui prends la main et je lui dis : « Je suis avec toi. Viens, respirons ensemble ». Je tiens ses jambes tremblantes, je le ramène sur terre et je lui dis : « L'incident est terminé, tout va bien ». Après un certain temps de silence, il lève la tête et dit : « Merci, c'est ce dont j'avais besoin ».

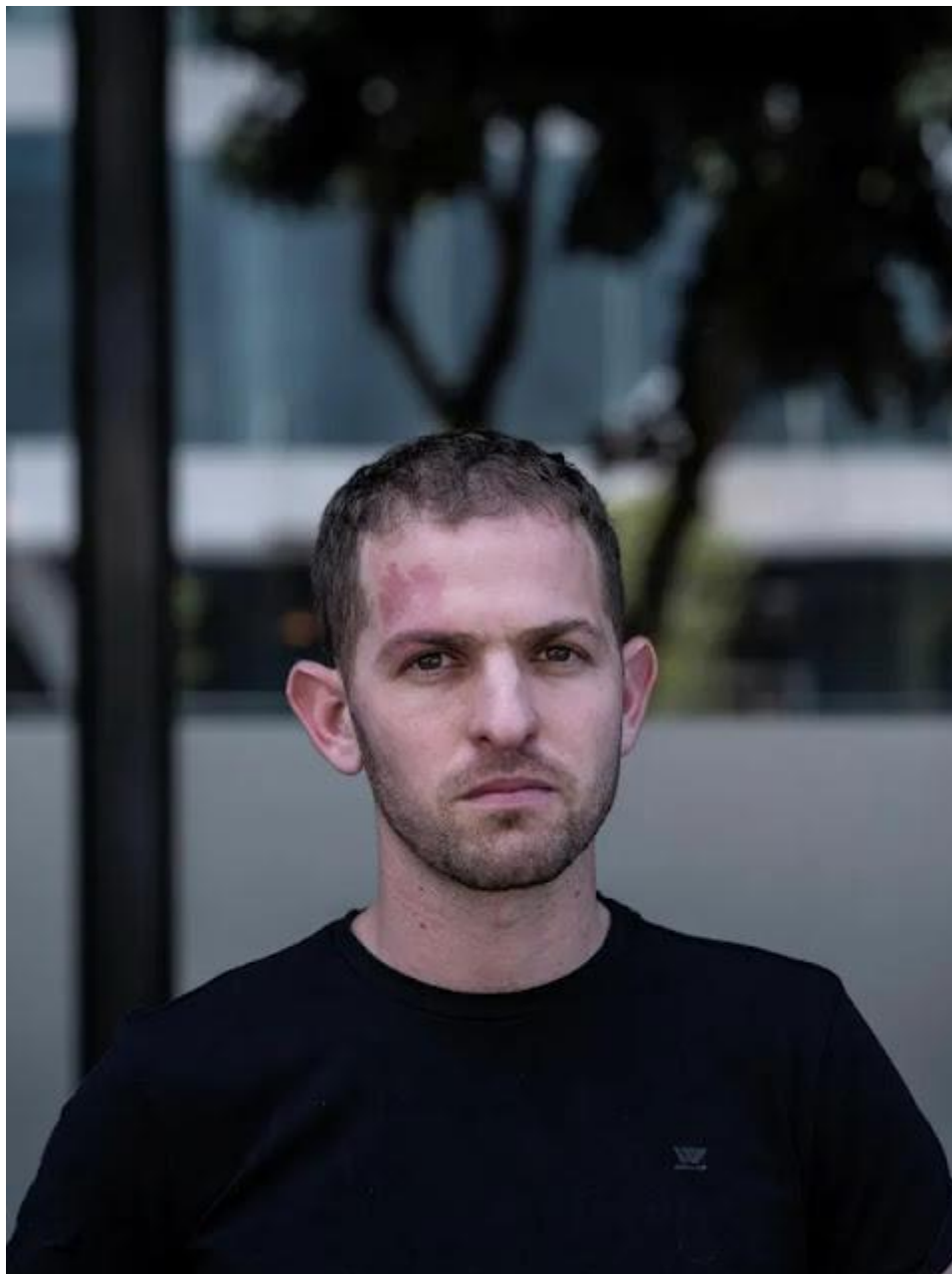
Choc sur la route 232. « Je n'oublierai jamais mon premier voyage du service de réserve à mes parents, sur la route 232. Aujourd'hui, tout le monde connaît cette route comme la route sanglante des kibboutzim du sud, mais avant le 7 octobre, c'était ma maison, la seule route dans la zone du Conseil régional d'Eshkol. En l'empruntant, je vois les panneaux familiers de Be'eri, Re'im, Magen. L'autoroute a été détruite par les chars, des morceaux de voitures jonchent le bord de la route, des arbres ont brûlé. Je suis en état de choc suivi d'un bouleversement émotionnel et d'une puissante envie de vomir ».

Une visite inoubliable. « La première fois que j'ai bénéficié d'une courte permission à Tel Aviv, après une longue période de service de réserve, je me suis promenée dans la ville. Je ne l'oublierai jamais. Tel Aviv est une ville qui oublie vite,

qui revient vite à la routine. Je ne me sens pas à ma place. Je me sens étrangère. Je me suis dit que j'étais à Gaza, que je me battais avec mon bataillon et qu'ils faisaient ce qu'ils avaient à faire. Normalement, j'aime la vie à Tel Aviv. J'aime m'asseoir dans les cafés, mais à ce moment-là, le contraste était trop grand pour être supporté ».

Des changements trop radicaux. « Lors de toutes les permissions de sortie, la transition entre les deux mondes était difficile. Les choses passaient de zéro à cent en quelques secondes. Même aujourd'hui, un mois après ma libération, je suis confronté à tous les aspects de ma vie. En général, les réserves nous renforcent vraiment. Nous nous sentons investis d'une mission. Nous sommes concentrés sur notre tâche. Le gouvernement, par exemple, ne nous intéresse pas. Je défends les citoyens d'Israël. Chez eux, ils étaient confrontés à une réalité civile, et je sentais que tout le monde s'effondrait là-bas ».

En fait, tout a changé. « Il m'est difficile de revenir à l'ancienne routine. Il est plus juste de dire que je construis les choses à partir de zéro. Les choses ne redeviendront jamais ce qu'elles étaient. Je ne me sens pas à ma place ici. Tout ressemble à la vanité des vanités. Rien n'a de sens. La maison, les relations, les études, le travail, tout est en train de se reconstruire. Je n'ai pas été à l'université pendant huit mois. Je réapprends ce que signifie s'asseoir dans un cours. Je ressens une charge que je ne sais pas gérer, et s'il y a une chose que je sais faire, c'est gérer une charge. C'est mon rôle dans la réserve. Aujourd'hui, je n'arrive même pas à me concentrer une demi-heure devant l'ordinateur. Rien n'a de sens ».



« Je me sens à l'aise avec la destruction »

Yishai Rein, 32 ans, de Jérusalem, économiste à la Bank Mizrahi, combattant de l'infanterie

Choc au kibboutz. « Le 7 octobre, toute la famille était au Portugal. Le soir, mon équipe était déjà au kibboutz Alumim et j'ai pris le premier vol que j'ai pu obtenir. L'aéroport Ben-Gourion était vide, la gare était vide, les rues étaient vides. Pendant ce temps, c'était comme un carnaval dans les bases de Tsahal – des artistes venaient se produire, des civils venaient faire des barbecues pour nous, il y avait une puissante dissonance. À mon arrivée, j'ai immédiatement rejoint mon équipe pour m'entraîner avant d'entrer dans Gaza. Lorsque j'ai rencontré d'autres équipes qui

avaient été à Be'eri, on pouvait voir qu'elles étaient en état de choc. Ils racontaient des choses terribles ».

Le premier tué. « Au début, nous étions dans le nord de Gaza, dans une zone contrôlée par l'armée, puis nous nous sommes déplacés vers le centre de Gaza et un combattant a été tué. À partir de ce moment-là, tout a changé, les incidents se sont multipliés. Samedi, une de nos forces a heurté un engin explosif et deux soldats ont été tués sur le coup. Deux heures plus tard, deux autres soldats ont été tués et dix autres blessés. Vous n'avez aucun contrôle sur l'endroit et le moment où l'événement se produira, sur votre présence ou non. De nombreux incidents ont eu lieu à 200 mètres de moi. Une fois, les terroristes nous ont pris par surprise. Il y a eu un affrontement et deux soldats ont été blessés par balles. Les terroristes ont réussi à s'enfuir et les gens ont eu le sentiment d'avoir raté une occasion. Je suis secouriste et je me suis occupé des blessés, j'ai donc eu un sentiment de réussite ».

Pas au nom du gouvernement. « J'ai combattu lors de l'opération Bordure protectrice [en 2014], et cette fois, je suis arrivé à Gaza avec moins de sentiments, moins de dilemmes moraux. Ils ont enlevé des enfants, j'ai donc ressenti moins d'empathie pour les Gazaouis. Lorsque nous avons vu de loin des enfants et des femmes dans une école de l'UNRWA, j'ai ressenti de l'indifférence. Bien que je sois un sioniste religieux, je suis plutôt à gauche dans la politique israélienne – j'étais contre la réforme judiciaire et je fais partie du groupe de protestation « Frères et sœurs d'armes ». Au plus fort de la contestation, j'étais sur le point de signer une pétition disant que je ne servirai pas dans la réserve et voilà que je me retrouve à faire cinq mois de service dans la réserve. À mon avis, je n'ai pas combattu directement sous le gouvernement, mais sous l'armée, qui est l'armée d'Israël. Lorsque des politiciens sont venus donner un coup de pouce aux soldats, je suis resté à l'écart. Je ne me bats pas pour eux et je ne veux pas de leurs accolades ».

Éteindre les émotions. « Dans une partie de moi, le côté vengeur était heureux de la destruction. Ce n'est que lorsque j'ai vu la vidéo d'un habitant de Gaza avec sa mère sur une charrette tirée par un âne, demandant aux soldats de rester à Gaza jusqu'à ce qu'ils vainquent le Hamas, que j'ai eu pitié d'eux. Avant cela, j'ai surmonté mes émotions, car il est difficile d'avoir pitié de tout le monde, et j'ai donc choisi un camp. Je me sens plus à l'aise avec la destruction que mal à l'aise avec elle. Ce n'est pas agréable à dire, mais c'est la vérité. J'ai grandi en Suisse, avec des parents suisses, mais maintenant je suis ici et je me sens plus sioniste aujourd'hui. L'histoire du peuple juif est choquante, et j'ai compris que peu importe où l'on vit, ce sera toujours difficile, alors autant vivre en Israël ».

Fin des news. « En faisant mon service de réserve, j'ai compris qu'il y avait un décalage entre l'arrière et le front. Cela m'a fait réfléchir et je suis arrivé à la conclusion que je voulais me déconnecter de toutes les nouvelles. J'ai supprimé toutes les applications, à tel point que je ne sais même pas s'il y a eu une attaque terroriste. Ce qui est important finit par me parvenir. La seule chose que je regarde

à la télévision depuis la guerre, c'est le sport, parce qu'il est difficile de déformer la réalité dans le sport. »

Scènes de la porte. « J'avais vraiment peur de retourner dans ma famille, et aussi à mon travail, que je n'avais pas fait depuis six mois. Cela aurait été plus facile si la guerre avait pris fin, mais elle n'a pas pris fin. Je suis rentré, mais je sais que le prochain ordre d'appel m'attend déjà. Je n'ai pas rendu l'équipement, car je reviendrai bientôt. Au début, quand je tenais notre bébé, il n'arrêtait pas de chercher sa mère, parce qu'il ne me reconnaissait pas. Pour la plus âgée, c'était trop long, elle n'arrêtait pas de demander pourquoi je ne revenais pas. Mais dans l'ensemble, ils nous ont facilité la tâche. Des gars ont raconté des scènes où les enfants bloquent la porte pour que leur père ne puisse pas retourner à l'armée. »

Maintenant, il faut faire face. « Deux fois, ils ont annoncé que nous allions être libérés, puis nous ne l'avons pas été. Il n'y a pas de zone de confort en temps de guerre, il n'y a que de l'incertitude en permanence. Et puis, quand vous rentrez chez vous, il y a les blessés et ceux qui ont été tués. On a toujours un pincement au cœur. Pendant les jours qui nous ont été accordés pour traiter les événements, l'armée a mis à notre disposition des psychologues qui se sont entretenus avec nous. L'un d'eux a dit quelque chose qui m'a toujours accompagné : "Ne sois pas dépendant des épreuves". Quand un ami vous demande comment ça va, c'est facile de dire que c'est dur, mais pour votre santé mentale, il vaut mieux ne pas devenir dépendant de la difficulté ».



« La destruction des choses satisfait quelque chose de bestial »

Amir Sheffer, 30 ans, de Nataf, étudiant à l'Institut Weizmann des sciences, combattant d'infanterie

Riche Gaza. « Nous sommes entrés dans Gaza par Zikim, en empruntant la route qui longe la mer. C'est une route avec des lampadaires, des bordures de trottoirs, des ronds-points – et maintenant tout est détruit. Le long de la plage, il y a des cabanes et des stations balnéaires qui me rappellent le Sinaï. La première chose que j'ai ressentie, c'est la disparité entre la Gaza que j'avais imaginée et celle que j'ai vue. J'avais imaginé un camp de réfugiés, mais dans le nord de la bande, il y a de la

richesse – des domaines, des champs qui s'étendent à l'horizon, des oliveraies. Nous étions dans une maison avec une piscine dans la cour. La maison était presque entièrement détruite, mais on pouvait encore voir qu'elle avait été une belle maison, témoin d'une vie normale. Non loin de là se trouvait la maison d'un homme d'affaires gazaoui, apparemment important et riche. C'était une propriété dans laquelle on entrait par une large porte en chêne, et à l'intérieur se trouvait une salle de réception avec des antiquités et des objets d'art de style grec. Au début, j'ai pensé qu'il n'y avait probablement que deux maisons comme celle-ci, mais nous sommes ensuite entrés dans un village appelé Al Atatra, où presque toutes les maisons étaient belles et spacieuses, avec vue sur la mer ».

Une atmosphère pastorale. « Lorsque nous étions dans les camps du centre, nous nous déplaçons entre les petits villages, et là encore, il y avait des maisons agréables et spacieuses, avec des oliveraies. Les maisons n'étaient pas aussi luxueuses qu'au bord de la mer, mais on peut dire qu'elles étaient accueillantes. C'était très bucolique. J'ai pensé que je pourrais être heureuse de vivre là dans une autre vie. Nous étions dans une école avec des salles de classe agréables qui n'étaient pas grandes, il semble qu'il y avait 20 à 30 élèves par classe. L'école était équipée de microscopes, et dans l'ensemble, c'était une école formidable ».

Comme Petah Tikva. « Khan Younès est une ville très peuplée. Là aussi, j'ai été surprise, je n'avais pas imaginé l'endroit comme ça. J'avais l'impression d'être à Petah Tikva – des immeubles de quatre ou cinq étages, deux appartements par étage, et les appartements eux-mêmes étaient très accueillants, avec une télévision dans le salon, une grande cuisine, des plafonniers à LED, des chambres d'enfants standard. Ce n'était pas l'extrême pauvreté que j'avais imaginée avant la guerre ».

Brûler les maisons. « Il y a eu des cas où les troupes ont brûlé les maisons après y avoir séjourné. Pourquoi ? La réponse opérationnelle est que nous combattons dans une zone où il peut y avoir un missile sous chaque lit. C'est vraiment le cas. Habituellement, le matériel de combat est caché sous les lits des enfants ou dans les écoles. Il n'est pas possible de fouiller chaque meuble dans chaque maison, alors on les brûle et on sait que la maison est nettoyée. C'est la raison opérationnelle, mais je pense qu'il y a d'autres raisons. Je peux imaginer que les gens y voient quelque chose de satisfaisant. C'est triste, mais le fait de semer la destruction satisfait apparemment quelque chose de bestial et donne aux gens une bonne sensation dans les tripes. Il est surprenant de constater à quel point il est facile de brûler une maison, il suffit de mettre le feu au canapé pour que toute la maison prenne feu. Le plus grand incendie dont j'ai entendu parler s'est produit dans un grand entrepôt de bois, un hangar rempli de planches jusqu'au plafond. Au lieu de fouiller chaque entrepôt pour vérifier qu'il n'y a pas d'entrées de tunnel ou d'armes, on peut y mettre le feu, se mettre à bonne distance et regarder ».

Le bon côté des choses. « Il y a eu une fois où il a été décidé d'évacuer une école à Khan Younès où se trouvaient de nombreux déplacés gazaouis. Je n'oublierai

jamais le nombre impressionnant de Gazaouis rassemblés dans un si petit endroit. L'évacuation s'est déroulée avec un minimum de contact, la technique était super-technologique. Dans tous les films post-apocalyptiques, le bon côté est le côté non technologique, et le mauvais côté est le côté futuriste, les gars avec les robots, les ordinateurs et les soldats sans visage. J'ai beaucoup réfléchi au fait que je suis de ce côté-là, et à l'influence de notre culture sur ce que nous pensons. Dans notre cas, il est clair que je suis toujours du bon côté ».

La peur et la chance. « Il y avait quelque chose de nouveau dans cette guerre : Des conversations pour traiter mentalement ce que nous avons vécu avant d'être démobilisés. Tout le monde y est venu sans cynisme et à cœur ouvert. Nous avons compris son importance en tant qu'outil, et de bonnes choses en sont sorties. Il ne s'agit pas d'un outil thérapeutique, mais plutôt d'un moyen de clôturer

et d'exprimer ce que nous avons vécu. Je me sens relativement en bonne santé, je suis mentalement forte. Je n'ai pas eu peur non plus' Parfois, il y avait un événement exceptionnel et effrayant, mais dans l'ensemble, au quotidien, Gaza était raisonnable. Vous êtes avec vos amis, des gens que vous aimez et que vous appréciez, et vous faites quelque chose de significatif. À cet égard, je me sens chanceux ».

« Nous étions sûrs qu'il y avait des captifs là-bas »

Omri Canfi, 29 ans, Rosh Ha'ayin. « Il n'y avait pas une seule maison où nous ne rencontrions pas quelque chose en rapport avec le Hamas ou les combats ».



Omri Canfi, 29 ans, de Rosh Ha'ayin, ingénieur électricien, commandant adjoint de compagnie. Photo Emil Salman

Un saut en enfer. « La plupart des soldats de mon bataillon sont arrivés sans avoir été appelés, si bien qu'à 16 heures, tout le monde était à la base et prêt à passer à l'action. Nous avons passé le premier jour de la guerre au [kibboutz] Kfar Azza. La première chose que nous avons vue, c'est un véhicule à l'entrée du kibboutz, moteur en marche, avec les corps d'une mère et de sa fille à l'intérieur ».

Des abandons silencieux. « Nous avons passé un mois dans le nord et presque deux mois à Khan Younès. À un moment donné, les permissions de sortie de 48 heures ont commencé. C'est une disparité difficile à expliquer : à 19 heures, vous êtes dans un char d'assaut, et à 22 heures, vous êtes déjà de retour à Tel-Aviv. Les incursions à la maison n'étaient pas bonnes pour tout le monde ; il y avait des gars qui étaient troublés par le contact avec la maison et qui ne revenaient pas. Nous avons décidé de ne juger personne pour cela. Les gens laissaient derrière eux une femme seule avec les enfants, des entreprises indépendantes qui s'effondraient. La première fois que nous avons laissé les gens sortir, pour une brève période de repos à la maison, mon téléphone n'a jamais cessé de sonner. Ils me disaient : « Je me débats entre ma maison, mon pays et ma compagnie militaire ». J'ai essayé de les persuader, mais dès la deuxième permission, je leur ai demandé d'appeler pour qu'ils ne reviennent pas et qu'ils nous transmettent un message ».

La vie laissée derrière soi. « Le propriétaire a dit qu'il renoncerait à ma part du loyer, ce qui a rendu les choses beaucoup plus faciles pour moi et ma petite amie. En réalité, nous venions de nous fiancer et, lorsque le service de réserve a été prolongé, elle a décidé d'adopter un chien pour l'aider à faire face à la situation. Nous avions prévu de partir ensemble en décembre pour l'Amérique du Sud pendant quatre mois, un voyage post-diplôme. Nous étions censés être au Brésil à ce moment-là ».

Une grande occasion manquée. « Les captifs étaient notre force motrice, c'était une question brûlante pour les gens. Nous avons le sentiment que nous étions capables de les libérer dans le cadre d'une opération militaire. Une fois, nous sommes arrivés à un tunnel, à la suite de renseignements et d'objets trouvés à proximité, et nous étions certains qu'il y avait des captifs à l'intérieur. Nous étions vraiment désolés de n'avoir trouvé personne. Lorsque nous avons été démobilisés, beaucoup de gens voulaient continuer à se battre à cause de la question des captifs. Il était difficile d'accepter qu'ils restent derrière alors que dans une minute, nous serions à la maison ».

Surprise dans les maisons. « Nous avons trouvé des signes de terrorisme partout : gilets, grenades, kalachnikovs, drapeaux du Hamas, affiches de shahids [martyrs], photos d'enfants avec une kalachnikov ou d'adultes avec un RPG. Il n'y a pas une maison où nous n'avons pas rencontré quelque chose en rapport avec le Hamas ou les combats. Cela m'a surpris. J'avais cru qu'il y avait, d'un côté, le Hamas et le Jihad [islamique] et, de l'autre, des habitants de Gaza qui voulaient la paix et qui s'étaient retrouvés par hasard dans cette situation, mais la vérité, c'est qu'on sent le Hamas dans tous les coins ».

Ofira et Berko. « Les deux seuls civils que nous avons vus à Gaza étaient une femme âgée et son fils handicapé. Nous avons vu par la fenêtre une femme en mauvais état allongée dans un lit, et lorsque nous l'avons interrogée, il s'est avéré qu'elle avait été laissée là avec une bouteille d'eau et un sac de tomates, parce qu'elle

ne pouvait pas marcher vers le sud. Elle nous a indiqué son fils, qui avait également été abandonné parce qu'il ne pouvait pas marcher. Nous leur avons apporté de la nourriture et de l'eau et avons contacté la Croix-Rouge, qui est arrivée et les a pris en charge. Entre-temps, nous leur avons donné le nom de code « Ofira et Berko » [du nom d'un talk-show populaire en Israël], pour que nous sachions de qui nous parlions. Les médias israéliens ont parlé de troupes qui avaient sauvé deux habitants de Gaza et qui leur montraient des épisodes d'"Ofira et Berko" pour passer le temps. Quelle absurdité ! Nous n'avions même pas de téléphone portable, alors comment pouvions-nous leur montrer quoi que ce soit ? »

Un succès, tout de même. « L'objectif de la guerre – renverser le Hamas et ramener les captifs – n'a pas été atteint, mais pour tout ce que j'ai pu influencer personnellement, à savoir ramener mes soldats sains et saufs à la maison, il a été atteint. Nous avons également obtenu des succès opérationnels spécifiques, comme le matériel de renseignement que nous avons trouvé. En fin de compte, mon équipe et moi-même avons eu un sentiment de mission et de réussite, ce qui n'est pas négligeable. C'est peut-être ce qui fait la différence entre ceux qui souffriront de SSPT et ceux qui n'en souffriront pas ».

Un optimisme qui s'est estompé. « Vous rencontrez tout le monde dans une compagnie de réserve : Le high-tech de Tel-Aviv, le colon, le kibboutznik de [la zone adjacente à] Gaza. Si on parle politique, c'est dans un discours digne. Il n'y a pas de remarques comme celles que l'on entend à l'extérieur - on n'entend pas « traître gauchiste » ou « fasciste messianique ». Tant que j'étais dans la réserve, j'étais optimiste à l'égard d'Israël, mais lorsque j'en suis sorti, les choses ont changé. Ma fiancée et moi sommes partis en voyage et nous nous sommes arrêtés dans un domaine viticole. À la table voisine de la nôtre se trouvaient six personnes qui n'arrêtaient pas de se disputer bruyamment. Je n'en pouvais plus de les écouter, alors, chose inhabituelle pour moi, je suis allé les voir et je leur ai dit que j'avais quitté Khan Younès deux jours auparavant et que je n'avais pas la force d'écouter des disputes. Ils se sont excusés ».



Litav Ash, 26 ans, Moshav Tzafririm. « J'ai été traitée comme un membre de la bande, comme une combattante à part entière ». Photo Daniel Tchetchik

« J'étais la seule femme, je suis devenue un "bro" dans tous les sens du terme »

Litav Ash, 26 ans, de Moshav Tzafririm, étudiante en technologie médicale, secouriste

Soudain, vous êtes un combattant. « Le matin du 8 octobre, je m'étais déjà présentée au service de réserve. À l'origine, je ne venais pas d'un service de combat, et j'ai dû apprendre à être une combattante – connaître les signes, comprendre ce qu'il faut faire et quand, comment porter un équipement complet et maintenir une vigilance maximale pendant de longues périodes ».

Premier événement. « Lorsque nous avons dû soigner des soldats blessés pour la première fois, j'étais très nerveuse. Avant cela, je n'avais jamais été sur un champ de bataille où les combats étaient en cours. C'était effrayant : une menace pesait sur l'endroit où se trouvaient les blessés, et nous ne pouvions pas les atteindre avec les véhicules. Nous avançons à pied, tandis qu'en arrière-plan, il y avait des tirs dans toutes les directions et des mortiers qui pouvaient vous projeter en l'air. L'odeur de la poudre est suffocante, juste au moment où vous devez courir aussi vite que possible. Lorsque nous sommes arrivés auprès des blessés, nous avons constaté qu'ils étaient déjà morts. Le spectacle était choquant ».

Deuxième événement. « Peu après le premier incident, alors que nous étions encore en train d'analyser ce que nous pouvions améliorer à l'avenir, nous avons été confrontés à un autre incident. Nous savions qu'il s'agissait d'une scène où le nombre de victimes était élevé. Une fois sur place, nous avons appliqué toutes les leçons dont nous avons discuté quelques minutes plus tôt. Nous avons fonctionné avec une grande efficacité et, en peu de temps, tous les blessés ont reçu les premiers soins et ont été rapidement évacués ».

Prendre soin de ses amis sur le plan mental. « Les événements sont devenus de plus en plus difficiles, car j'avais appris à connaître les personnes que je traitais maintenant. J'ai pu m'asseoir avec beaucoup d'entre eux pour prendre un café ou discuter. Nous avons beaucoup ri, nous avons encore plus pleuré. Et puis, soudain, il faut s'occuper de leurs graves blessures et tout devient beaucoup plus compliqué. J'ai également eu la chance de soigner mon commandant. Je le connais depuis que je suis soldate. C'était très difficile, j'ai dû faire abstraction de mes émotions et agir de manière professionnelle et rapide. Aujourd'hui, son état s'est amélioré, mais tant qu'il n'était pas hors de danger, il y avait beaucoup d'anxiété ».

Seule parmi les hommes. « Beaucoup de femmes ont servi dans le bataillon, mais j'ai été la seule combattante à entrer dans Gaza, jusqu'à la dernière semaine, lorsqu'une autre infirmière m'a rejointe. Je n'ai pas eu l'impression d'être traitée différemment parce que je suis une femme. Bien qu'ils m'aient aidée et se soient occupés de moi, ils ne m'ont fait aucune faveur. J'ai été traitée comme l'un des membres de la bande, comme une combattante à part entière. J'ai grandi avec des garçons, je n'étais donc pas gênée par le comportement quotidien des hommes. Je suis devenue un "bro" [frère] à tous points de vue ».

La maison. « D'un côté, je voulais rentrer chez moi et me reposer des bruits de la guerre, mais d'un autre côté, je préférais être à Gaza avec mon unité plutôt que chez moi, parce que vous êtes tout excité et que les gens chez vous ne comprennent pas et que tout semble sans rapport. J'avais un accord tacite avec ma famille : lorsque je rentrerais à la maison, nous ne parlerions pas de politique ou de combats. Il y a eu une pause relativement longue, après laquelle j'ai eu l'impression d'avoir perdu ma concentration. Il m'a fallu une journée à Gaza pour comprendre à nouveau où je me trouvais ».

J'ai changé. « La fin du service de réserve et le retour à la maison me préoccupaient beaucoup. J'avais l'impression que je ne pouvais pas reprendre la routine que j'avais avant la guerre, que j'avais besoin de temps seule pour apprendre à connaître mon nouveau moi. Il s'est avéré que j'ai dû m'absenter du travail pendant près d'un mois avant de me sentir suffisamment concentrée pour retravailler. La guerre m'a changé. Mes priorités dans la vie ont changé, et maintenant j'essaie de faire uniquement ce qui est bon pour moi, uniquement ce qui me donne de la force. J'ai laissé derrière moi certaines des choses que je faisais avant, et c'est peut-être difficile à accepter pour certaines personnes autour de moi. Ce n'est pas facile avec la famille et les amis, ils étaient habitués à une certaine personne et maintenant je suis différente. »